

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour six mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 29 février.

Voici la dépêche que le ministre des affaires étrangères a adressée à l'ambassadeur de France à Vienne :

« Paris, le 31 janvier 1860.

« Monsieur le marquis, ma dépêche précédente vous a fait connaître les propositions dont le gouvernement de S. M. Britannique a pris l'initiative au sujet de l'Italie, ainsi que l'accueil qu'elles ont reçu de moi, conformément aux ordres de l'empereur. Nous avons la ferme espérance que le cabinet de Vienne appréciera le caractère de nos réproches, et les sentiments de franchise et de loyauté qui nous les ont inspirés.

« En prenant possession de mes fonctions dans les conjonctures actuelles, je me trouve en présence d'une situation difficile, dont la prolongation offrirait les plus graves dangers pour l'Europe, et j'ai dû me préoccuper, avant tout, des moyens d'y mettre un terme. Des entretiens que j'ai eus avec mon prédécesseur, et de l'étude attentive des documents à laquelle j'ai apporté un esprit dégagé de toute prévention, il est résulté pour moi une conviction que mon devoir était de ne pas dissimuler à l'empereur, et Sa Majesté m'a autorisé à m'en ouvrir sans détour avec vous.

« Sans remonter plus loin dans le passé, je prends les faits à la date même de la signature des préliminaires de Villafranca.

« Au lendemain de cet événement mémorable, l'empereur, encore tout plein, si j'ose ainsi parler, des souvenirs de son entrevue avec son auguste adversaire de la veille, caractérisait, dans une proclamation adressée à son armée, le résultat qu'il croyait avoir obtenu, sans pousser plus loin la guerre, grâce à la modération des deux souverains.

« Les bases de la paix sont arrêtées avec l'empereur d'Autriche, disait Sa Majesté, le 13 juillet dernier. Le but principal de la guerre est atteint : l'Italie va devenir pour la première fois une nation... La Vénétie reste, il est vrai, sous le sceptre de l'Autriche ; elle sera néanmoins

une province italienne... Les gouvernements restés en dehors du mouvement ou rappelés dans leurs possessions, comprendront la nécessité de réformes salutaires... L'Italie, désormais maîtresse de ses destinées, n'aura plus qu'à s'en prendre à elle-même, si elle ne progresse pas régulièrement dans l'ordre et la liberté!

« En prononçant ces paroles, monsieur le marquis, l'empereur nourrissait l'espoir que l'organisation nouvelle de l'Italie pourrait se concilier avec la restauration, sous certaines conditions déterminées, des anciennes dynasties. Sa Majesté aimait surtout à penser que les chefs de ces dynasties traiteraient eux-mêmes au-devant des difficultés qu'il leur fallait surmonter pour ramener les dispositions de leurs sujets, et qu'un temps précieux ne serait point perdu. Au contraire, que s'est-il passé ? Les anciens gouvernements demeurés en possession de leurs Etats, n'ont opéré aucune des réformes que l'empereur avait en vue. Le Saint-Siège, tout en se montrant plus disposé à déférer sur ce point à nos conseils, a cru devoir ajourner indéfiniment la réalisation de ses promesses.

« Le gouvernement autrichien a gardé le silence sur les intentions généreuses qui avaient été manifestées à l'empereur à l'égard du gouvernement de la Vénétie. Le duc de Modène a voulu rentrer de force dans ses Etats, et le grand-duc de Toscane, avant de prendre une résolution que ses intérêts de sa maison le pressaient d'adopter sans retard, a attendu qu'une assemblée se fût réunie pour proclamer sa déchéance. La situation générale, en un mot, se trouvait déjà gravement compromise, lorsque les négociations pour la signature du traité de paix se sont ouvertes à Zurich.

« Le gouvernement de l'empereur, néanmoins, fidèle à ses promesses, a hautement admis la réserve des droits dynastiques en Toscane, à Modène et même à Parme, bien que rien n'eût été convenu à Villafranca en faveur du duc Robert.

« Pendant que ce gage était donné par le gouvernement de l'empereur dans les stipulations de Zurich, deux envoyés, M. le comte de Reiset d'abord, et un peu plus tard M. le prince Po-

niatowski, que ses relations anciennes en Toscane accréditaient particulièrement pour cette mission, étaient chargés de se rendre dans l'Italie centrale, afin d'y porter des conseils et d'y prodiguer des exhortations. L'impression que leur langage et leurs démarches ont causée suffit assurément pour en démontrer la sincérité. J'en appelle sans crainte sur ce point aux informations que la cour de Vienne a pu recueillir.

« Pénétré du vif désir, non-seulement de remplir ses promesses, mais de travailler efficacement au succès d'une combinaison qui lui semblait propre à assurer la tranquillité et l'indépendance de l'Italie, le gouvernement de l'empereur n'a pas hésité à compromettre sa popularité. Le langage qu'il tenait à la même époque à Turin était empreint d'une égale fermeté. Tous ses efforts ont échoué devant la résistance des populations.

« Après avoir ainsi multiplié ses démarches pour amener la réconciliation des princes avec leurs peuples, le gouvernement de Sa Majesté, en présence de l'inefficacité de ses diverses tentatives, et voyant la combinaison qu'il avait promis de secondar plus vivement repoussée, en raison même de son insistance à la faire accepter, avait pensé que l'autorité de l'Europe assemblée aurait réalisé l'objet qu'il se proposait.

« Voulant, avant toute chose, accomplir ses engagements et désespérant de triompher, sans le concours des autres cabinets, de l'opposition qu'il rencontrait dans l'Italie centrale, il avait donc provoqué la réunion d'un congrès. Mieux qu'aucune autre puissance, l'Autriche connaît la persévérance avec laquelle nous avons poursuivi ce plan de conduite. Elle sait aussi combien nous avons regretté les objections que la convocation des plénipotentiaires a soulevées quand déjà ils étaient sur le point de se réunir.

« Le gouvernement de l'empereur, monsieur le marquis, s'est ainsi trouvé en face de l'hypothèse que la cour de Vienne savait depuis longtemps que nous ne pouvions ni ne voulions aborder, celle de l'emploi de la force pour imposer une solution.

« Je ne dirai rien qui étonne l'Autriche, encore moins voudrais-je laisser échapper un seul mot susceptible de la blesser ; mais cette puissance pourrait-elle être chargée de procéder elle-même à la restauration des dynasties dépossédées sans que le résultat de la guerre ne fût anéanti et son but désavoué ? La France, à son tour, pourrait-elle, sans démentir ses principes, faire violence aux populations ? Je laisse à la loyauté de M. le comte de Rechberg le soin de répondre à ces questions. Ainsi, dans les deux sens, impossibilité morale d'agir.

« C'est ici le lieu, au surplus, de signaler un fait nouveau. On aurait pu croire, par le souvenir de ce qui s'est passé, il y a dix ans, que l'anarchie déborderait dans l'Italie centrale et que l'esprit dissolvant de la démagogie ne tarderait pas à tout envahir. Ces appréhensions ne se sont pas encore vérifiées, et, à quelque influence que ce résultat, selon les opinions diverses, puisse être attribué, ce qui est certain, c'est que l'ordre, en définitive, a généralement régné nonobstant l'excitation des circonstances et l'irrégularité des pouvoirs.

« Le spectacle inattendu offert par l'Italie, en surprenant les uns, a inspiré aux autres des sympathies, et ce dernier sentiment s'est fait jour dans une partie de l'Europe avec une force qu'il n'y a pas à méconnaître. De là une situation que ni le gouvernement de l'empereur, ni l'Autriche, à raison des conséquences qui découleraient d'une appréciation erronée des dispositions de l'opinion publique, ne sauraient ne pas prendre en très sérieuse considération.

« A Dieu ne plaise, monsieur le marquis, que nous ne soyons aussi convaincus que personne de la sainteté des engagements. Mais la France s'est-elle engagée à rétablir à tout prix et par tous les moyens possibles sur leurs trônes les dynasties de Parme, de Modène et de Toscane ? Les stipulations de Villafranca ni celles de Zurich n'ont assurément pas une telle portée.

« La France n'a promis que son concours moral, concours dont il lui faut bien, après six mois d'efforts, constater l'impuissance. Son regret, que le cabinet de Vienne n'en doute point, est sincère et profond ; le gouvernement de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 29 FÉVRIER 1860.

— N° 1 —

UN ÉPISODE

DE

RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE

Nouvelle historique d'après L. Mühlbach,

PAR LA VICOMTESSE DE LERCHY.

I

SOUVENIR A ÉPERIES.

Le 3 septembre 1770, la petite ville de Neustadt, en Moravie, allait sortir de son obscurité : Frédéric-le-Grand et Joseph II, les deux plus grands monarques de l'Allemagne, naguère encore ennemis acharnés, venaient ce jour-là, dans ses murs ; se tendre la main en signe d'amitié. Toute la ville, en habits de fête, voulait être témoin de cette solennité ; les maisons étaient

* Reproduction interdite.

ornées de fleurs, et les fenêtres garnies de jolies femmes en riches toilettes.

Enfin le bruit du canon, les bruyantes acclamations de la foule et la musique militaire annonçaient l'approche de l'empereur, si impatientement attendu.

L'air retentissait de mille cris de joie ; le monarque reconnaissant s'inclina à droite et à gauche, levant les yeux vers les fenêtres, d'où tombait à ses pieds une pluie de fleurs. Un bouquet de fleurs d'orange et de roses rouges vint se loger devant lui sur la selle de son cheval. Joseph le prit en souriant et chercha des yeux, pour la remercier, celle qui le lui avait lancé avec une si remarquable adresse. Tout à coup ses regards s'animent, et il arrêta involontairement son cheval pour contempler une jeune dame, fière et imposante, qui s'appuyait sur la balustrade d'un balcon, drapée dans une espèce d'amazone de velours noir, fermée par de gros boutons de brillants. Elle était pâle, et ses cheveux noirs et lustrés tombaient en grosses boucles et encadraient l'ovale de son beau visage régulier. Son front élevé était surmonté d'un diadème de brillants, d'où s'échappait par derrière un long voile de dentelle noire qui l'enveloppait comme d'un sombre nuage. Ses traits et son sourire étaient empreints d'une tristesse indicible, et elle fixait ses grands yeux sur l'empereur d'un air profondément sérieux.

Joseph la salua avec effusion ; mais à peine répondit-elle à son salut, sans se dérider.

— Ces fleurs ne viennent pas d'elle, se dit-il. Cependant, il aperçut à son corsage un bouquet tout à fait semblable à celui qu'il tenait à la main : mêmes fleurs blanches et rouges, même ruban blanc et rouge aux longs bouts flottants.

Il lui fit un dernier salut en souriant, et se

remit en marche. Mais il était devenu sérieux et pensif, il ne répondait qu'avec lenteur et distraction aux vivats du peuple, et les dames s'efforçaient en vain d'attirer son attention en agitant, par les fenêtres, leurs mouchoirs et leurs bouquets. — Toutes ses pensées étaient à cette femme d'une rare beauté ; où donc l'avait-il déjà vue ? il lui semblait si bien la connaître.

Enfin cette longue marche triomphale était à son terme ; l'empereur, arrivé au château, sauta vivement de cheval et se rendit avec le feld-maréchal Lacy et Rosenberg dans la grande salle du balcon qui avait vue sur la place.

Le prince Kaunitz y arriva bientôt ; tout en prenant part à une conversation assez animée, il ne tarda pas à apercevoir le bouquet.

— Votre Majesté, demanda-t-il à Joseph, se propose-t-elle d'aller au-devant du roi de Prusse, ce bouquet à la main, pour le lui offrir comme un symbole de l'amitié qui unit l'Autriche et la Prusse ?

— Non pas ! répliqua l'empereur en riant ; je le conserve, ne fût-ce que pour l'amour de celle qui me l'a donné. Excellence, vous qui savez tout, vous dont le regard d'aigle pénètre tous les secrets, avez compassion de mon ignorance ; dites-moi quelle est la dame qui m'a lancé ces fleurs avec une adresse remarquable.

— Votre Majesté l'a-t-elle vue ?

— Oui, et je vous avoue, messieurs, que je ne contempelai jamais beauté plus noble et plus imposante. — On l'eût prise pour la reine des nuits, à la voir sous sa robe noire, sous son voile flottant avec ses brillants qui étincelaient comme des étoiles. La teinte poétique de ma prose vous prouve quelle profonde impression elle a produite sur moi.

— Elle était en deuil ? demanda Kaunitz.

— Toute vêtue de noir ; seulement elle portait au corsage un bouquet comme celui-ci. — Mais, Excellence, de quel œil inquisiteur vous le considérez : on dirait que vous cherchez à y découvrir un crime.

— C'est un fort joli bouquet, un choix de couleurs tout particulier. — Votre Majesté me permet-elle de le regarder de près ?

L'empereur le lui tendit en souriant.

— Tenez, Excellence. Mais soyez un juge clémente pour mes belles délinquantes.

Kaunitz attacha des regards froids et scrutateurs sur le bouquet, dont il fit glisser les bouts du ruban entre ses doigts blancs et effilés.

— La dame qui a jeté les fleurs à Votre Majesté est une Polonoise, dit-il ensuite d'un ton bref et décidé.

— Une Polonoise ! Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— C'est l'intention que révèle le choix exclusif de roses blanches et de roses rouges, c'est-à-dire les couleurs nationales de la soi-disant république polonoise.

— Vous avez raison. Et la dame était en noir parce que toute bonne Polonoise porte assurément le deuil de sa malheureuse patrie.

— Voici un papier sous ce nœud ! Puis-je l'en retirer, sire ?

— Certainement : je n'ai pas le droit de vous soustraire aucune pièce de conviction.

Bientôt Kaunitz tendit ce papier à l'empereur en disant :

— Veuillez lire vous-même, sire, car c'est sans nul doute une déclaration d'amour, et mes regards profanes sont indignes d'en prendre connaissance.

— Je n'ai rien de semblable à recevoir, dit Joseph. Lisez donc, Excellence, mais à haute